

Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 25

Septembre 2009

L'assemblée générale à Québec se souvient de Chiniquy

La Société d'histoire du protestantisme franco-québécois a tenu sa septième assemblée annuelle à Québec, pas très loin de l'église Saint-Roch, pour marquer de cette façon le 200^e anniversaire de la naissance de Charles Chiniquy qui y a été vicaire pendant quelque temps. Nos projets de commémoration à Kamouraska n'ont pu avoir lieu faute de soutien local, notre passage à Beauport n'a pas été possible parce que les lieux étaient pris par des activités pastorales de sorte que notre journée s'est tenue au Café Rencontre du Centre-ville de Québec avec technique et salle tout à fait appropriée. Nous étions plus d'une quinzaine de personnes comme en témoigne la photo ci-jointe. Cette présence était légèrement supérieure aux années précédentes et cela est bon signe pour l'avenir car nos membres les plus actifs s'étaient fait un devoir d'y être.



Source : Claude Gilbert

Comme à l'accoutumée, c'est par la participation des membres du Bureau de direction à certaines activités que la Société rejoint le milieu et maintient ses contacts. Notre président rappelle d'abord le 40^e anniversaire en juin dernier de l'Union baptiste et sa recherche historique devrait être intégrée un peu plus tard à la production d'un livre sur le sujet. Les Frères mennonites prévoient leur 50^e anniversaire dans quelques années et commencent la recherche. La Société d'histoire mennonite du Québec, qui a trois ans maintenant, organise la recherche et finance des étudiants en conséquence. Elle voit aussi à la traduction française d'articles parus sur le site web GAMEO.

Notre Société a pu compter sur quatre nouveaux membres au Bureau de direction, mais un a été absent du pays pour toute l'année. Par contre, les trois autres ont été d'un grand secours. Robert Castonguay est devenu notre représentant à Québec et a travaillé à la mise en place du nouveau site web de la Société. Luc Mercier a rempli son rôle de trésorier

avec enthousiasme. Louise Guay a proposé de nombreux projets de financement et d'organisation et d'organisation sur lesquels l'assemblée devra se prononcer.

Notre site web devient un outil supplémentaire pour faire connaître nos recherches et nos anciens *Bulletins* de sorte que plusieurs novices ou chercheurs y ont recours. Nous avons été contacté par des anglophones même si notre site est uniquement en français. Tous nos remerciements à Robert qui continuera ce bon travail cette année. Merci aussi à Alain Gendron pour la mise en page et Jean-Louis pour la rédaction du *Bulletin*. Les excellents articles qu'on y trouve apporte quelque chose d'original à l'histoire et cela nous différencie des sociétés antérieures qui n'ont pas ainsi laissé de traces (sauf quelques articles à l'occasion dans *L'Aurore*). Il y a lieu de souligner aussi le travail considérable de Jean-Louis sur la paroisse de Belle-Rivière en lien avec la région (une brique de 700 pages). Il prépare une œuvre presque aussi considérable sur l'important colporteur qu'a été Joseph Vessot.

Richard Loughheed nous rappelle encore qu'il a remanié sa biographie de Chiniquy et l'a publiée en anglais avec de

nombreuses photos nouvelles bien intégrées au corps de l'ouvrage. Certaines difficultés techniques ralentissent la version française mais elle devrait paraître bientôt. Il signale aussi sa collaboration avec Jason Zuidema pour la maison d'édition Clements à Toronto. Son livre sur Chiniquy et celui de J. Zuidema sur la biographie du pasteur réformé David Craig en sont les premiers volumes. Cet éditeur est prêt à faire paraître d'autres œuvres issues de recherches actuelles de niveau universitaire ou à en rééditer des anciennes qui ont une importance historique certaines. Il n'attend que les suggestions. Le mode de financement est original et permet de garder les coûts très bas. Merci à Jason pour ses recherches et sa contribution au progrès de la connaissance historique.

Le secrétaire a finalement peu de choses à ajouter pour cette année. La Société a gardé son réseau de contacts avec les Sociétés d'histoire et de généalogie. A Joliette pour les recherches sur Vessot, à Vaudreuil, pour une session de huit cours sur l'histoire du franco-protestantisme québécois, à Saint-Hyacinthe où l'intérêt pour le pasteur Duclos ne se dément pas ou dans le Haut-Richelieu où se trouve Saint-Blaise.

On peut souhaiter la reprise de journées comme celles de Québec à la paroisse Saint-Marc et nous espérons qu'elle pourra s'organiser en 2010 puisque nous avons maintenant un responsable attiré à Québec en la personne de Robert Castonguay. L'information historique circule et il y a eu un colloque en février à l'Institut Farel qui a porté sur divers aspects du protestantisme (Chiniquy, Coussirat, Lapelletrie). Et il y a les 23 et 24 octobre prochain à Montréal un colloque sur La Réforme francophone en milieu québécois, un demi-millénaire plus tard qui devrait nous apporter des lumières sur Calvin et divers aspects de son œuvre (la Bible, la théologie, sa prédication, son influence au Québec, etc.). Un des buts de notre Société est de faire connaître le protestantisme sous toutes ses facettes, et ces colloques, même s'ils ne sont pas notre initiative, atteignent parfaitement nos objectifs.

Il est dommage que peu de choses concrètes aient marqué le 200^e anniversaire de naissance de Charles Chiniquy. Les catholiques oublient trop facilement que si le catholicisme a pu s'ancre si profondément dans le Québec d'alors, ils doivent une fière chandelle à Chiniquy qui a fait des campagnes religieuses dans tout le Sud-Est du Québec entre 1848 et 1851. Même si par la suite, il leur est apparu difficile d'être contestée par ce leader d'opinion, on peut penser qu'il y a une certaine injustice à ce qu'aucun lieu, aucune rue, aucun édifice ne fasse nulle part allusion à sa mémoire dans le Québec d'aujourd'hui. La conférence de cet après-midi rappellera au moins la richesse de sa vie et de son message.

Le secrétaire signale qu'il met la dernière main à un livre qui porte sur l'histoire du colporteur de bibles et pasteur presbytérien, Joseph Vessot (1810-1898). Cette œuvre de 500 pages devrait apporter une connaissance nouvelle sur la vie et l'œuvre de ce colporteur modeste qui a gagné aussi sa vie comme cultivateur. Évidemment, cela a limité ses recherches dans d'autres domaines, mais il espère pouvoir s'y consacrer à partir de maintenant.

Des projets comme ceux des plaques commémoratives sont en veilleuse tout comme la recherche de témoignages. Mais on ne les oublie pas. Il est bon de savoir que Françoise Haerberlé travaille présentement à un projet de circuit entre

les lieux de culte à Québec et que Catherine Hinault œuvre encore d'arrache-pied à Paris sur sa monumentale thèse de doctorat qui porte sur les réactions du milieu protestant à certains événements perturbateurs québécois.

Notre *Bulletin* est maintenant rapidement en ligne et en cherchant sur Google, on trouve de nombreuses références aux protestants franco-québécois. On peut signaler que l'Église Unie du Canada a placé sur son site en français et en anglais la biographie d'un certain nombre de figures marquantes du passé protestant bien avant sa création en 1925.

Nous examinons ensuite l'état de nos finances pour l'année 2008-2009, ce qui nous permet de constater que ce sont les inscriptions qui sont la principale source de notre financement, que nos dépenses sont modestes (les publications et l'adhésion à la FDHQ étant les plus importantes) mais nous terminons avec un solde de 834,15\$. Le budget pour l'an prochain prévoit des dépenses plus importantes au chapitre des projets spéciaux. L'assemblée générale accepte unanimement ces rapports et remercie le trésorier pour sa présentation éclairante.

Un sous-comité de développement mis sur pied par le Bureau lors de sa réunion du 21 mars dernier nous fait rapport des possibilités de rejoindre les différentes assemblées, les divers organismes d'Églises afin d'augmenter considérablement leur contribution et partant leur intérêt pour notre Société et l'histoire. Pour cela ce comité doit avoir une certaine marge de manœuvre et pouvoir prendre des initiatives à mesure des besoins, sans chaque fois avoir recours au Bureau. L'Assemblée est tout à fait d'accord avec cette orientation et l'approuve. Voilà un apport précieux pour la croissance de notre Société. Ce comité de développement est constitué de Louise Guay, Alain Gendron et Luc Mercier. Ce dernier pourra faire rapport si nécessaire au Bureau de direction pour qu'il soit mis au courant de l'évolution de la situation.

Pour ce qui est de la numérisation de *L'Aurore*, il n'y a rien à espérer du côté de Bibliothèque et Archives nationales du Québec qui préfère en demeurer aux microfilms. Robert Castonguay suggère une méthode plus légère de fonctionner à partir d'appareils photographiques numériques. Le travail pourrait être réparti entre bénévoles et se dérouler durant quelques week-ends aussi bien à Lennoxville qu'à Montréal ou à Québec. Ce qu'il faut c'est l'organiser et c'est à Richard Strout de voir à sa réalisation. De cette façon, nous pourrions accélérer considérablement la numérisation du journal et le rendre accessible beaucoup plus rapidement.

Les membres se regroupent dans un restaurant fort bien choisi par Louise Guay pour le repas qui se prolonge un peu au-delà de l'heure prévue. Un groupe en profite à la fin pour visiter l'église Saint-Roch, paroisse où avait œuvré Chiniquy dans sa jeunesse. Malheureusement, il n'en reste rien, les incendies ayant eu raison de l'église ancienne. Après cette visite plus symbolique que commémorative, les membres réintègrent le Café Rencontre pour la deuxième partie de la journée et la conférence sur Chiniquy. Notre spécialiste de la question nous rappelle sa vie mouvementée et l'originalité de sa défense du protestantisme dans un contexte ultramontain dérangeant. Cette journée fort plaisante se termine par une photo de groupe!

Jean-Louis Lalonde, secrétaire

La vie et la pensée de Charles Chiniquy (1809-1899)

À l'occasion de l'assemblée générale de la Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, Richard Lougheed, spécialiste de l'histoire de ce prêtre catholique célèbre converti au protestantisme en 1859, a retracé l'essentiel de la vie et de la pensée de Charles Chiniquy. Nous ne voulons retenir ici que quelques traits mis en évidence lors de cette conférence, l'auteur ayant par ailleurs publié sa thèse de doctorat présentée en 1994 à l'Université de Montréal dans une première version en français sous le titre: *La conversion controversée de Charles Chiniquy, prêtre catholique devenu protestant*, (Québec, Les éditions La Clairière, 1999, 322 p.).

Présentation à partir de quelques notes par Jean-Louis Lalonde

Sa vie

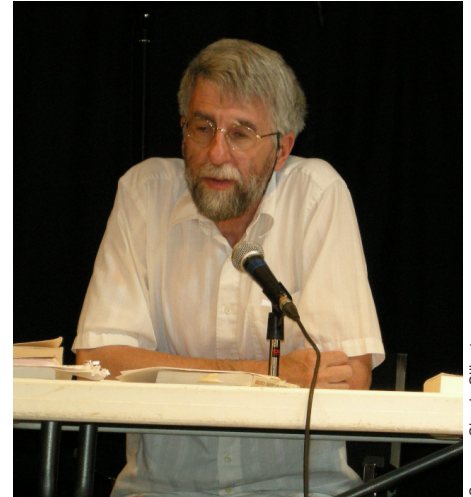
Charles Chiniquy est né à Kamouraska d'un père notaire catholique. Peut-être ce dernier était-il alcoolique car il est mort ruiné. Ordonné prêtre à Québec le 21 septembre 1833, il est vicaire à Saint-Roch, un quartier pauvre de la ville, de 1834 à 1838 avant de devenir curé de Beauport de 1838 à 1842. C'est à cet endroit qu'il fonde sa société de tempérance en 1839 et en 1842, 2000 personnes y ont adhéré. Alors qu'il est curé de Kamouraska depuis deux ans, il publie son premier livre en 1844, le *Manuel de tempérance*, qui deviendra un best-seller au Québec et sera maintes fois réédité. Dans le contexte, la tempérance veut dire l'abstinence totale d'alcool.

Après un essai sans suite au noviciat des Oblats à Longueuil, il commence des campagnes de tempérance dans le diocèse de Montréal qu'il va poursuivre jusqu'en 1851 unissant la piété populaire avec le changement social et ancrant davantage le catholicisme dans la popu-

lation. En 1850, sa popularité est telle que le Parlement canadien l'ovationne et lui fait un don. Monseigneur Bourget lui décerne le titre d'« Apôtre de la Tempérance » et le pape, dès 1847, lui avait envoyé un crucifix et sa bénédiction.

Devant certaines accusations d'ordre sexuel à Montréal, on lui conseille de s'exiler et il devient prêtre colonisateur en Illinois à la paroisse de Sainte-Anne. Commencent alors (1853-1856) des disputes avec les évêques irlandais de Chicago notamment parce qu'il juge qu'ils favorisent l'assimilation à l'anglais et veulent fermer une église francophone à Chicago. On le suspend en 1856 pour insoumission. Mais il conteste la validité de cet interdit et poursuit son œuvre. Jusqu'en 1860, il ne sera en pratique ni catholique ni protestant car des tiraillements continuent avec l'évêque, même si certains prêtres tentent une conciliation. En 1858, on l'excommunie définitivement de l'Église catholique et il fonde l'Église catholique chrétienne car 95% des fidèles de sa paroisse l'ont suivi. En 1859, quand il revient à Québec pour expliquer sa conduite, on lui lance des pierres et on l'assaille. Il rencontre les pasteurs baptistes Hubert-J. Tétrault et Léon Normandeau qui y travaillent. Il rappelle que la Bible est centrale et doit guider le croyant. Ses écrits sont mis à l'index et on interdit aux fidèles de les lire ou même d'entrer en contact avec lui. Il ne reviendra pas à Québec au cours des douze prochaines années.

Charles Chiniquy et sa paroisse se joignent alors aux presbytériens du synode de Chicago. Cependant, le nouveau pasteur refuse de signer la confession de foi proposée, voulant que ce soit la Bible seule qui lui serve de guide. Le synode finit par accepter. Il demeurera le ministre consacré de Sainte-Anne jusqu'en 1888 même s'il s'absente quelques années pour différents séjours à l'étranger ou diverses campagnes de d'évangélisation. Il fait



Source : Claude Gilbert

une tournée de six mois en Europe et il est reçu par le futur archevêque de Canterbury (Charles Sturgeon) et par le pasteur dissident Frédéric Monod très favorable à l'évangélisation. En 1862, son synode le suspend mais les presbytériens canadiens de l'Ontario l'acceptent alors dans leurs rangs. Il se marie avec Euphémie Allard en 1864 (ils auront trois enfants) et poursuit son œuvre en Illinois.

En 1870, il revient au Québec, invité par la French Canadian Missionary Society pour une campagne d'évangélisation de six mois. En 1875-1878, c'est la Mission presbytérienne qui l'invite également pour une campagne. Il connaît un tel succès que son église est pleine et que les journaux publient les noms de convertis par centaines, même si sa présence amène des échauffourées dans les rues. Pourtant cela ressemble à un feu de paille et la réalité de ces « conversions » est plutôt incertaine car elles ne durent pas. Il publie son premier livre qui indique bien l'orientation anti-catholique qu'il a prise dans *Le prêtre, la femme et le confessionnal* (1875).

En 1878, il a tout de même 69 ans et sent le besoin de voyager pour se changer les idées. Il se rend alors en Australie pour donner des conférences. Malgré son âge, il est pasteur à Sainte-Anne de 1880 à 1888; il prend officiel-

lement sa retraite cette dernière année. C'est en 1885 qu'il publie son ouvrage le plus populaire, *Cinquante ans dans l'Église de Rome*.

En 1893, un incendie ayant ravagé sa demeure, il déménage à Montréal chez Joseph-Luther Morin qui avait épousé sa fille Rébecca. Le Collège presbytérien lui décerne un doctorat *Honoris causa*. Les années suivantes, il se rend à Québec où il prêche à l'église Saint-Jean et à Chalmers. Il passe ses étés dans le Bas-du-Fleuve et choisit après 1896 une maison d'été à Saint-Damase (à quelques kilomètres de Saint-Jean-Port-Joli). Infatigable, il fait une tournée en Europe en 1896-1897, changeant de ville chaque jour. Le 10 janvier 1899, il signe une confession de foi notariée pour bien marquer ses croyances, et le 16 janvier, il décède à Montréal à l'âge de 89 ans. Il est enterré au cimetière protestant du Mont-Royal où on peut encore voir son tombeau bien en évidence.

Sa pensée et son œuvre

Ce personnage passionné a marqué aussi bien l'Église catholique que l'Église protestante au Québec. Il a été un ardent défenseur de la tempérance, a favorisé la colonisation catholique aux États-Unis dans des régions nouvelles. Il a défendu la langue française et a lutté contre son propre évêque qui prônait l'assimilation dans le grand tout américain pour que le pays accepte plus facilement la dimension catholique des immigrants. Certains d'entre eux rêvaient même d'États-Unis majoritairement catholiques! Pourtant, avec sa conversion, Charles Chiniquy s'est coupé de ses amis catholiques, prêtres et laïcs, et finalement ce sont les anglophones qui l'ont accueilli. Il est symptomatique que ses derniers livres (*50 ans*, *40 ans*) soient écrits en anglais.

Chiniquy fut un héraut de la liberté de conscience et l'a défendue vertement contre la soumission catholique et le cléricalisme. Il s'est attaqué à son ancienne Église et a profité de toutes les occasions pour mettre en évidence la nécessité d'échapper à cette domination au nom de la foi. Malgré ses prétentions, l'évêque n'est pas la voix de Dieu, il n'est qu'un homme et peut errer. Comme Jason Zuidema l'a montré au colloque de février dernier, son adhé-

NEUVAINNE DU PERE CHINIQUY !



LE CHAMPION DE LA VÉRITÉ. APÔTRE DE LA TEMPÉRANCE.

LE CÉLÈBRE PERE CHINIQUY,
QU'ON AVAIT DÉMORT, EMPORTE PAR LE DIABLE, LA LANGUE
 RONDEE PAR LES VERS, ETC., ETC.

VIENT D'ARRIVER A WORCESTER,
OU IL DOIT FAIRE UNE NEUVAINNE.

La PREMIÈRE ASSEMBLÉE de la NEUVAINNE

LUNDI, 28 JUILLET,
A HUIT HEURES
 DANS L'ÉGLISE DE M. LE PASTEUR LANSING,
RUE SALEM,
QUAND CET ANCIEN PRÊTRE PRÊCHERA SUR LA

TEMPÉRANCE

**DEMAIN SOIR IL DIRA POURQUOI IL A
 QUITTÉ L'ÉGLISE ROMAINE.**

LES SERVICES DE CETTE NEUVAINNE AURONT LIEU TOUS LES SOIRS DANS LE
 MÊME ENDROIT, SELON CE SUIVRAIT :

MERCREDI SOIR, SERVICE ANGLAIS	DIMANCHE, 5 P. M., SERVICE ANGLAIS
JEUDI SOIR, LE PASTEUR	DIMANCHE SOIR, PASTOR DES CANADIENS
VENDREDI SOIR, LE PASTEUR ET L'ÉVÊQUE	FRANÇAIS, DIMANCHE DES INSTITUTIONS
SAMEDI SOIR, LE CONFÈRENCIER	AMÉRICAINES

LE PERE CHINIQUY aimera à donner le matin à tous ses anciens pasteurs et à tout
 ceux qui l'ont entendu prêcher LA TEMPÉRANCE AU CANADA.

N'OUBLIEZ NI L'HEURE, NI L'ENDROIT!
 ÉGLISE DE LA RUE SALEM, A 8 HEURES.

LE L'ENTRÉE ET LES BANCS SONT LIBRES ET TOUS SONT
 CORDIALEMENT INVITÉS.

R. Loughheed, La conversion controversée de Charles Chiniquy, p. 313.

sion au protestantisme est générique avant d'être presbytérienne, ce sont les grands principes protestants qu'il défend. Le salut par la grâce seule, Jésus seul et non la « tradition », la Bible conteste l'Église et est au-dessus du pape et non l'inverse. Il lutte contre les abus et les erreurs de l'Église de Rome. La raison doit l'emporter et non la superstition. Il voit les protestants comme un groupe minoritaire qui doit contester et l'Église catholique comme une puissance politique qui veut prendre le contrôle du monde (Certaines déclarations romaines de l'époque ne font que le confirmer dans sa vision.)

Par ailleurs, l'émotion n'est pas absente de son œuvre; le contraire serait étonnant car cette façon d'écrire pleine de sentiments est très répandue à cette époque et il sait rejoindre les gens. Il gardait un amour pour

le peuple, mais ne pouvait supporter l'institution de l'Église. S'il raconte sa vie avec précision, il sait aussi émouvoir par les récits de cas qu'il présente car comme pasteur, il savait oublier son anti-catholicisme pour bien mettre en évidence le salut par la grâce. Il privilégie particulièrement dans ses textes le thème de l'exode, où les fidèles sont esclaves de l'Église catholique et doivent s'en libérer. Il aime aussi utiliser les psaumes, l'épître aux Romains et l'Apocalypse. Il ne gênait cependant pas pour contester la dimension de certains rites qu'il assimilait à de la superstition. Sa consécration d'une hostie qu'il bafouait ensuite pour en montrer la dérision est restée dans toutes les mémoires et horrifiait les catholiques qui ne le lui ont jamais pardonné.

Il militait aussi pour une éducation publique (non spécifiquement catholique) et mettait de l'avant la liberté individuelle contre la vision supposée infaillible de Rome. C'est ainsi qu'il appuie au nom du libéralisme la contestation de l'évêque de Montréal dans l'affaire Guibord (1869-1875), qu'il soutient les Indiens méthodistes lors de la crise d'Oka contre les sulpiciens en 1875 et qu'il s'en prend à la violence catholique sous toutes ses formes. Dans cette logique, il est nécessaire de confronter l'Église catholique dans ses positions et il va le faire dans des lettres publiques aux évêques ou en s'alliant sans vergogne à des groupes anti-catholiques comme les orangistes ou les francs-maçons.

Ces provocations pouvaient même faire partie d'un choix intentionnel. Car il aurait rêvé d'être assassiné afin de montrer par son martyre même la preuve de l'intolérance catholique. Pour lui, il était nécessaire d'évangéliser et c'est la raison de la multiplication de ses conférences un peu partout dans le monde.

Personnage haut en couleurs, malgré les controverses, il a marqué le Québec d'hier et continue par certains aspects à marquer celui d'aujourd'hui. Nous nous devons de rappeler sa mémoire en ce 200^e anniversaire de sa mémoire. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter que son nom s'inscrive dans la toponymie québécoise au cours des prochaines années.

400 ans de protestantisme de langue française à Québec

Jean-Louis Lalonde

Fait peu connu, on peut retracer l'origine du protestantisme de langue française dès les débuts de la Nouvelle-France, avant même la fondation de Québec, alors que certains s'imaginent que cette présence n'est que récente liée à l'arrivée des évangéliques dans la vieille capitale. Nous reprenons ici pour le bénéfice des lecteurs du *Bulletin* ce survol de l'histoire de la présence protestante à Québec paru l'an dernier à l'occasion du 400^e anniversaire de la ville.

Première partie – Les 350 premières années (1608-1958)

Dès les débuts de la Nouvelle-France En effet, au moment de la fondation de Québec en 1608, les huguenots (protestants français) sont largement majoritaires parmi la centaine de personnes qui s'y trouve. Des militaires, des artisans, des grands marchands huguenots marquent la colonie, même si le rassemblement pour le culte est interdit. On sait que, dans la métropole, même après la Révocation de l'Édit de Nantes en 1685, la pratique du culte réformé est condamnée à la clandestinité. Cependant, dans la colonie, peut-être dix pour cent de l'immigration est d'origine huguenote, selon Robert Larin. Un bémol sur l'exaltation des origines, les huguenots qui cherchaient vraiment un refuge contre la persécution choisissaient plutôt les colonies américaines. Ceux qui venaient en Nouvelle-France s'accommodaient plus facilement des différences religieuses. Tout de même, J.C. Jaenen en 1974 rappelle que sur le millier de protestants mentionnés dans les archives de la Nouvelle-France dont 471 étaient identifiés (on en a retrouvé d'autres depuis), 194 (42%) résistèrent aux efforts faits pour les faire abjurer.



De nombreux huguenots en Nouvelle-France

Sur onze gouverneurs qui se sont succédé de 1540 à 1632, six étaient huguenots : Roberval, Chauvin, De Chastes, Charles de Bourbon, Condé, Louis de Kirke. De plus, il est bon de rappeler que le gouverneur Samuel Champlain a vraisemblablement été protestant à sa naissance même s'il est devenu catholique par la suite; il a intimement collaboré avec le huguenot Dugua de Mons à la fondation de la ville de Québec. Une plaque commémorative sur la Place Royale en témoigne. Un monument a été élevé en son honneur dans un parc public de la ville de Québec à l'été 2007.

Des centaines de familles québécoises d'aujourd'hui ont au moins un ancêtre protestant, que ce soit les Bédard, Brunet, Comeau, Gauthier, Girard, Jacob, Langlois, Lefèvre, Ménard, Morin, Perron, Petit, Richard, Rousseau, Samson, Tessier, Thibault, et bien d'autres. Rappelons que, dans les vingt dernières années du Régime français, ce sont essentiellement des compagnies marchandes aux mains de huguenots qui contrôlent l'activité économique de la colonie.

Avec l'arrivée des Britanniques, le

protestantisme a officiellement droit de cité et les anglicans maintiennent à partir de 1768 trois paroisses francophones, Québec, Trois-Rivières, Montréal, pour chacune des grandes villes de la colonie jusqu'au début des années 1800. Le pasteur David François de Montmollin (1721-1803) s'occupe de Québec jusqu'à sa mort. L'expérience ne sera pas poursuivie. Il faut aussi savoir qu'on trouve des protestants francophones dans les Conseils du gouverneur et parmi les premiers parlementaires en 1792 aussi bien que par la suite, mais la présence des protestants francophones s'estompe un peu.

La renaissance

La véritable renaissance de la tradition protestante francophone se produit à partir de 1834 quand des missionnaires suisses et français viennent au Québec dans la foulée du Réveil européen pour faire connaître aux Canadiens français une autre voie chrétienne ancrée dans les valeurs de l'Évangile. Malgré l'opposition parfois féroce du clergé catholique ultramontain, des colporteurs de bibles, des évangélistes et des pasteurs parcourent le Québec, soutenus par la Société missionnaire franco-canadienne (1839-1880) que de très

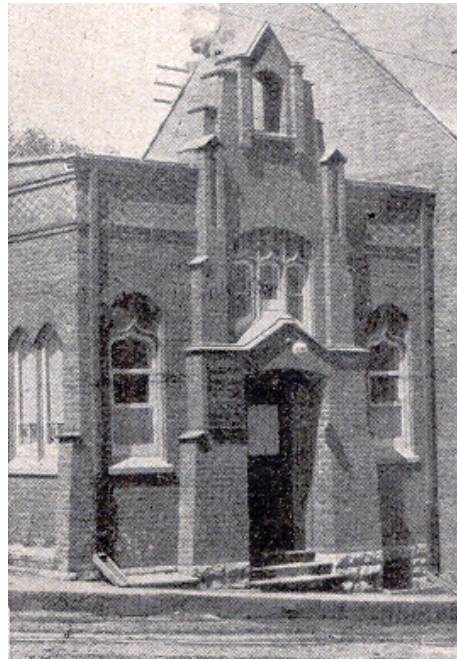
nombreux anglophones encouragent par leurs dons. C'est sous son égide que les premiers missionnaires viennent à Québec.

Toutes les dénominations ont travaillé dans la vieille capitale, mais elles ont eu du mal à s'y établir. Le pasteur presbytérien Émile Lapelletrie fait le premier du colportage à Québec en 1844 et 1845. André Solandt prend la relève en 1846 et élargit son champ de travail à la région. Il y œuvre pendant des années et se réjouit en 1859 du succès de la série de conférences données par l'ex-prêtre Charles Chiniquy qui vient de se convertir; le colporteur doit cependant constater que cet engouement est sans lendemain. André Solandt quittera la ville en 1862. Pour leur part, les baptistes ont commencé leur œuvre en 1858 avec la venue du pasteur Léon Normandeau qui y a travaillé pendant dix ans; il avait rencontré Chiniquy lors de son passage dans la ville. Durant ces premiers vingt-cinq ans, les évangélistes peinent à organiser des communautés stables et se heurtent à l'encadrement catholique omniprésent.

Quelques paroisses à la fin du 19^e siècle

Jean-Baptiste Muraire et son épouse de même que l'évangéliste Jules Bourgoïn œuvrent à Québec à partir de 1868, moment que l'on peut considérer comme le début de la paroisse Saint-Jean dans la capitale. En 1873, c'est M. et M^{me} Louis Langel qui prennent leur place, aidés par le colporteur Daniel Guieu. En 1875, le pasteur Langel fait état d'une cinquantaine d'adultes qui assistent régulièrement aux cultes.

À la création de l'Église presbytérienne au Canada cette même année, son Comité de l'évangélisation en français manifeste sa volonté missionnaire et cette Église va prendre la relève de la Société missionnaire franco-canadienne qui disparaît en 1880. À l'été 1876, la communauté du pasteur Langel se rattache aux presbytériens. Des hommes d'affaires, principalement anglophones, sont prêts à la soutenir et c'est ainsi que dès le mois de novembre 1877, elle est dotée d'un temple tout neuf : l'Église presbytérienne française de Québec, située rue Saint-Jean. La communauté compte de 40 à 120 personnes assistant au culte même s'il n'y a que 30



Source : R.-P. Ducloux, Histoire..., t. 1, p. 385.

L'Église baptiste de Québec

«membres» officiels. Le pasteur Rieul-Prisque Ducloux prend la paroisse en charge en octobre 1877. Quatre ans plus tard, il est remplacé par Joseph Allard qui demeure cinq ans à Québec avant de céder la place à Toussaint-Zotique Lefebvre. Ce pasteur donne un nouvel élan à la petite paroisse : en 1886, en une saison, il réussit à recruter sept nouvelles familles. Il s'adjoit deux colporteurs : l'étudiant L. Giroux qui travaille à Lévis et le Huron converti Stanislas Tsiegi (Tsioui), qui fait du porte à porte à Lorette. Ismaël Bruneau lui succède en avril 1893. À partir de 1895, l'évangéliste-colporteuse M.-C. Ratté, qui s'est convertie l'année précédente grâce au témoignage du pasteur Bruneau, le secondera au centre-ville. L'histoire de notre protestantisme est pleine de femmes qui ont su ainsi porter le message évangélique auprès de la population¹.

En 1894, cette paroisse francophone rassemble quatorze familles; ce nombre sera sensiblement le même pour les années suivantes alors que les communicants, eux, passeront de 34 à 50. Le pasteur Bruneau s'en va en 1898, et Samuel Rondeau le remplace pour un an. Le plus long ministère pastoral dans cette paroisse est celui de Placide Boudreau qui arrive en 1899 et part en 1906. C'est un autre Boudreau, Moïse-François, qui reprend le flambeau en 1908 pour deux ans. À son départ, sa communauté est formée

de treize familles mais de seulement 20 membres. En 1909, elle trouve qu'elle n'a plus les moyens d'entretenir son temple et elle choisit de le vendre à la compagnie du théâtre Olympia.

De son côté, un temps mise en veilleuse, l'œuvre baptiste rattachée à l'Union baptiste (fondée par Henriette Feller) reprend vie à la fin du 19^e siècle. Depuis 1894, sa paroisse française garde le flambeau du protestantisme francophone dans la vieille capitale au moment où les presbytériens le lâcheront. C'est le pasteur W. S. Burwash qui met l'église en place et les pasteurs Dutaud, Lebeau et Parent qui successivement le remplacent jusqu'en 1912. En 1909, la paroisse est officiellement constituée et elle compte 23 membres.

On peut signaler aussi les premiers pas de l'Armée du Salut en 1883 et qui avait donné lieu à une émeute célèbre en 1887. Depuis ce temps, elle a toujours continué son action dans la ville à un niveau modeste mais utile, bien que cette histoire n'ait jamais été écrite et que les repères manquent.

La perte de la vision évangélistrice

En 1911, avec l'arrivée du pasteur d'expérience Calvin Amaron, la communauté presbytérienne Saint-Jean se sent déjà prête à financer une nouvelle chapelle, qui ne sera construite qu'en mai 1914. Entre-temps, les cultes sont célébrés dans le Kirk Hall de l'Église anglophone St. Andrew's. C'est le conseil de cette paroisse qui veille à la construction d'un édifice fonctionnel inauguré en 1915. La communauté est composée de 20 familles et de 30 communicants, mais elle va fondre en quelques années par émigration à 5 familles et 12 communicants. En 1918, Louis Abram est prêt à lui donner un nouvel élan.

Plutôt que de soutenir et d'accentuer une évangélisation des francophones, les presbytériens ont choisi d'offrir simplement des services aux membres. Ils abandonnent la mission francophone et de Toronto préfèrent appliquer les subsides qu'ils versaient jusque là à Saint-Jean à une nouvelle œuvre. Il s'agissait en fait d'offrir un lieu d'hébergement à des enfants protestants anglophones qui n'avaient pas d'école dans leur village isolé du Québec. En décembre 1921, la com-

munauté se rend bien compte qu'elle ne peut assumer seule les coûts de son église et de son presbytère, elle les confie alors aux syndics de la paroisse anglophone Chalmers.

Les presbytériens avaient cessé de croire aux petites paroisses francophones au Québec. Ils s'intéressaient bien davantage à l'Ouest canadien en nette progression. L'esprit missionnaire des pionniers était perdu, la question d'argent devenait la priorité. Les membres de la communauté de Saint-Jean rejoignirent définitivement ceux de Chalmers en 1924 quand l'église et le presbytère furent vendus au profit du pensionnat pour enfants anglophones qui devint le St. John's Hall; l'œuvre s'est poursuivie jusqu'en 1967. Le pasteur Abram qui s'en est occupé jusqu'en 1940 déplorait le fait que bien des francophones auraient souhaité aussi bénéficier d'un tel pensionnat pour eux sans avoir à se rendre jusqu'à Montréal (Institut évangélique français de Pointe-aux-Trembles) ou sur la Rive-Sud (Institut Feller), mais que, comme directeur, il n'avait pu faire mieux que de faire admettre par

exception quatre enfants francophones en 25 ans.

En 1925, au moment de la création de l'Église unie du Canada qui regroupait les méthodistes et les congrégationalistes ainsi que la majorité des presbytériens canadiens, il ne restait plus de paroisse francophone réformée à Québec. Dans la foulée presbytérienne, la nouvelle Église canadienne ne choisit pas de prioriser la croissance de sa branche francophone. Elle n'avait même pas pensé à créer un fonds de développement à cette fin! Et pendant soixante ans, les francophones de la ville de Québec qui partageaient les principes protestants de cette Église ont dû célébrer leur culte avec les anglophones au déni de leur propre identité. Ce n'est certainement pas là un épisode glorieux ni pour les presbytériens ni pour l'Église unie! Jamais on n'a pris conscience qu'il était de la responsabilité de cette Église de soutenir les francophones dans un contexte difficile. Elle a facilement confondu son nationalisme canadien anglophone avec sa vision d'Église et complètement négligé sa minorité.

Au moins, la paroisse baptiste offrait-elle une alternative à Québec. Par ailleurs, on sait qu'une fraction minoritaire des presbytériens n'ont pas voulu adhérer à l'union de 1925 et ont continué leur existence sous le nom d'Église presbytérienne au Canada. La paroisse St. Andrew's était de celles-là. C'est ainsi que cette communauté a soutenu la création de la paroisse Saint-Marc de Québec, placée ensuite sous la direction du pasteur Armand Jossinet de 1954 à 1961. Jean Cruvellier, pasteur en France et professeur de théologie à Aix-en-Provence, a pris la relève en 1963.

À la Révolution tranquille, la vie religieuse dans la vieille capitale se transforme et sera bientôt dominée par la présence du mouvement évangélique. C'est ce que nous verrons la prochaine fois.

1. Au 19^e siècle, on utilise le mot «évangélique» en se référant à une religion qui prône le retour à l'Évangile au détriment de nombreux ajouts dus à la tradition. C'est le sens qui est resté en allemand où «évangélique» veut tout simplement dire protestant. Bien qu'on puisse établir des filiations évidentes avec le courant dit «évangélique» qui lui est postérieur, il faut éviter d'associer spontanément ce mot employé alors avec ce dernier courant qui n'apparaît au Québec que dans les années 1920 et prendra de l'importance surtout dans les années 1960.

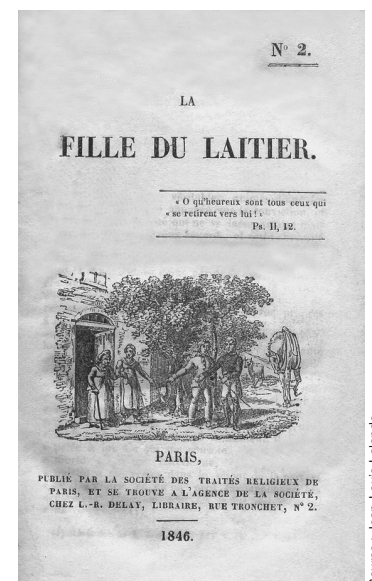
Le monde des traités religieux au milieu du 19^e siècle

Jean-Louis Lalonde

Comme moyen de diffusion des idées nouvelles du Réveil au 19^e siècle se trouvent les traités religieux. On constate qu'en France, en Suisse aussi bien qu'au Québec, les colporteurs de bibles proposaient toujours des petits fascicules de 12 à 16 pages (10 cm x 16,5) généralement, mais parfois beaucoup plus longs (extraits bibliques) qui traitaient d'un aspect de la vie quotidienne dans des perspectives chrétiennes. On y parlait souvent de situation de tous les jours pour en dégager une dimension religieuse et susciter la réflexion des lecteurs. Pourtant nous n'avons trouvé nulle part une étude particulière de ces petits traités. Un livre fascinant sur l'anticatholicisme en France au 19^e siècle¹ en parle ici et là, on les nomme, on les situe dans les courants généraux, mais rarement on pousse l'analyse de leur contenu. L'étude de John Wolfe² est son pendant pour la Grande-Bretagne, mais nous n'avons pu en prendre connaissance. Finalement, nous ne connaissons aucune étude consacrée spécifiquement à ce genre de littérature qui semble avoir été négligée par les historiens ou les théologiens.

À défaut d'une étude sérieuse à laquelle un pasteur ou un étudiant en théologie pourrait s'attaquer, glissons

au moins un mot sur leurs titres, souvent révélateurs des thématiques retenues afin de nous en faire une idée. Les traités publiés à partir de 1821 par la Société française de traités religieux de Paris ne font que confirmer qu'on s'intéresse soit à la controverse avec l'Église catholique soit à l'édification à travers des faits vécus ou imaginés³. Cette littérature était jugée mineure par les bibliothécaires de sorte qu'on ne retrace que très difficilement ces petits traités. On peut encore consulter en Suisse ceux qui ont été publiés par la Société de Lausanne et ceux de César Malan. La bibliothèque nationale de France a relié en deux volumes les quelque 1100 pages que représentent les traités de la Société française, autrement inaccessibles.



Les traités de la Société de Paris

La Société des traités religieux de Paris avait publié déjà 178 traités en 1844, 326 en 1858, soit quelque 8 ou 10 numéros annuellement⁴. On les réimprimait régulièrement et on pouvait se les procurer à la centaine généralement. Il y a forcément des recoupements ou des thématiques semblables. Ainsi on reproduit des passages de l'Évangile (le Sermon sur la Montagne, la naissance de Jésus, le cantique de Siméon, etc.), un évangile ou une lettre de Paul en entier mais sans notes, réaffirmant ainsi le droit de chacun à une interprétation éclairée par l'Esprit, ce qui faisait grincer des dents aux prêtres catholiques. Voici un aperçu de ces titres autour de 1839, au début de leur diffusion au Québec. Il faut savoir qu'on distribuait aussi des traités venus de Toulouse, d'autres publiés en français à Londres ou à New York. L'information précise fait donc cruellement défaut et il faudrait vraiment faire une recherche pour en savoir davantage.

Partons de ce que nous avons pu observer. On se sert d'histoires, de faits vécus ou de courtes biographies pour intéresser les lecteurs, ce mode de récit utilise régulièrement des citations bibliques qui soutiennent la narration ou colore le thème (la mort, la pauvreté, l'honnêteté, la piété) : *La Fille du Laitier* (2), *Jacques le ramoneur* (3), *La petite vérole* (24), *Les Adieux du Voyageur* (37), *Rose ou la dernière Nuit* (34), *Histoire d'Amélie Gale* (52), *La Jeune Villageoise* (65), *Le Voyageur et les Douaniers* (78), *L'Orage* (77), *Les Suites d'un Duel* (80), *Catherine Prescott* (95), *Histoire de Lady Jane Grey* (97), *La Veuve et l'Orphelin* (98), *Le Pauvre Forgeron devenu riche* (131). On y illustre aussi des dérives sociales : *La loterie* (4), *La Diseuse de Bonne Aventure* (26), *Le Suicide* (110), ou avec ironie on titre *Merveilleux Avantages de l'Ivrognerie* (142).

Ces titres abordent diverses thématiques religieuses. Ainsi *La fille du laitier*² porte en réalité sur l'attitude du croyant devant deux morts successives. Un ramoneur tombé d'un toit (3) rencontre à l'hôpital quelqu'un qui lui fait connaître la Bible; il la prend pour guide. Un pauvre orphelin sans emploi trouve à Paris un billet de banque mais n'a de cesse que de retrouver le propriétaire malgré la tentation d'en utiliser une partie (5). La conversation entre deux amis (8) porte sur le péché, la mort, et le salut en Jésus-Christ. Le pauvre Joseph (10) montre le rôle de l'Évangile pour guider la vie des gens ordinaires. Un mousse aide un capitaine acariâtre bientôt à l'article de la mort à revenir à de meilleurs sentiments grâce à la Bible (21).

Sinon, on aborde directement des aspects de la doctrine. Ainsi sur la Bible : *Emmanuel ou Vues scripturaires sur Jésus-Christ* (32), *Étude sur l'Écriture Sainte* (72), *Lettre sur les Mystères que renferme la Révélation divine* (73), *Lettre sur quelques-unes des Objections les plus plausibles par lesquelles on attaque la Vérité et la divine Autorité des Écritures* (76), *Vérités chrétiennes enseignées par le langage même de la Bible* (94), *La Morale de Jésus-Christ* (135).

Dans *Emmanuel* (32), on passe en revue les qualités de Dieu (chapitre 1), qu'on donne aussi à Jésus-Christ (chapitre 2), éternel, immuable, présent partout, connaissant toutes choses, tout-puissant; les œuvres que Jehova seul peut faire

sont attribuées à Christ, comme les Écritures l'attestent, la création, la providence, la résurrection (chapitre 3); les chapitres suivants abordent entre autres l'élection, la rédemption, l'envoi de l'Esprit, le baptême, la foi, la prière, etc. Il s'agit vraiment d'un traité du sujet toujours abordé à partir de passages bibliques lui dans la perspective du Réveil.

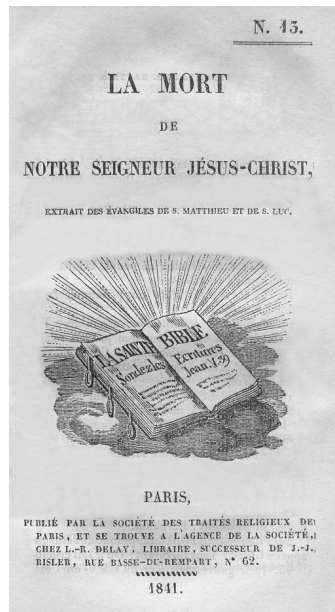
De même, plusieurs traités portent sur des aspects doctrinaux : la croix (12), la mort (13), la résurrection (15), l'ascension (18) de Jésus-Christ, la pentecôte (19); *De l'Immortalité de l'Âme* (89), *Le Prix de l'Âme* (90), *Qu'est-ce que naître de nouveau?* (118), *Le Salut par Jésus-Christ* (145), *Quel est le But de la Vie?* (152), Ce dernier traité le précise grâce à ses sous-titres : « Nos ennemis spirituels », « Le seul fondement de notre espérance », « La manifestation des perfections de Dieu » et nous présente les motifs les plus efficaces pour nous porter à la sainteté. Plusieurs autres écrits reprennent des passages bibliques et les commentent : *La Chute et le Relèvement de saint Pierre* (119), *La Parabole des Ouvriers loués à des heures différentes* (147), *La bible et le Pécheur* (158), *Prophètes et les Évangélistes comparés* (167) et d'autres encore.

Ainsi, *La Croix de Jésus-Christ* (12) est un traité qui explique succinctement avec force citations bibliques que la croix accomplit les desseins de Dieu, selon les prophètes, que la croix est la substance de l'Évangile, l'unique voie de notre salut, qu'elle nous fournit les armes pour vaincre le mal.

On trouve également des traités de polémique : *Réfutation de quelques Erreurs* (45), *Êtes-vous bien sûr de croire en Dieu?* (115); d'autres sur le respect strict du dimanche : *De la Sanctification du Dimanche* (67), *Le Dimanche à la campagne* (105), *Les Plaisirs du Dimanche* (108), *Le Dimanche* (178). On valorise les attitudes ferventes : *La Prière du Cœur* (7), *Le Culte domestique* (43), *La Prière en Famille* (64), *Du Bonheur de servir Dieu dans nos Occupations journalières* (132) et on donne des explications qui touchent les gens de différentes conditions sociales : on s'adresse aux personnes âgées, aux grand-mères, aux malades, aux infirmes, aux jeunes gens, aux servantes, aux ouvriers des manufactures, aux orphelins, aux fermiers. En 1844, on publiera un opuscule qui aborde directement *L'Égalité humaine* (177). À l'occasion, on fournira des éléments informatifs sur les épidémies : *Le Choléra Morbus* (81), *Instruction à la portée de tout le monde sur le Choléra-Morbus* (87) *L'Hôpital temporaire pendant le Choléra de 1832* (133).

Finalement, un bon nombre de traités illustrent les attitudes chrétiennes ou morales à adopter : *La vérité dans les discours* (25), *Du devoir des Chrétiens de lire le Nouveau Testament* (29), *Conseils sur la manière de lire l'Écriture-Sainte* (30), *Lettre à une personne qui relève d'une maladie* (39), *Quelques Mots à l'Affligé* (42), *De la Nécessité de maintenir l'Autorité paternelle* (48), *De la Tendresse maternelle* (50), *Sur les Avantages de la Pauvreté pour les Chrétiens* (63), *Simple Conseil aux Parents sur l'Éducation de leurs Enfants* (109), *De l'Oraison dominicale* (124), *De l'Importance de la Prière* (129).

Bref, tout un monde présenté dans des perspectives reli-



Source : Jean-Louis Lalonde

gieuses strictes mais propres à intéresser les lecteurs ou à les interpeller. On y retrouve bien sûr la théologie du Réveil ou des éléments de polémiques, des conseils pour la vie chrétienne pieuse et la lecture de la Bible. Les colporteurs avaient donc en main des outils pour prolonger leurs échanges et les soutenir une fois qu'ils seraient partis. Et un bon prétexte de revenir s'enquérir des réactions de ces lecteurs. Il n'est donc pas surprenant que ce mode de diffusion de la Parole ait été privilégié pendant tout le 19^e siècle et même au-delà.

La distribution de traités religieux par Daniel Amaron

Le pasteur Charles Biéler a retrouvé en 1942 le cahier où Daniel Amaron notait ses déplacements missionnaires en 1866-1868. Il l'a présenté dans *L'Aurore* et nous en extrayons le passage suivant où il explique la distribution des traités religieux ou des Nouveaux Testaments.

« Les colporteurs de la Société Biblique Britannique et Étrangère ont pour consigne de vendre la Bible, ou des portions de la Bible, et rien [d']autre. La Société Franco-Canadienne [French Canadian Missionary Society], qui avait appelé Amaron à travailler pour elle, l'autorisait, l'encourageait même à joindre à l'Écriture des traités, qu'on faisait venir de Paris. Il les vendait ou les donnait, suivant les circonstances.

Parmi ces traités, je vois qu'il mentionne les suivants : Le chemin du bonheur, – La Messe condamnée par l'Écriture Sainte, – La Vierge et les Saints. Ces traités, il les offrait dans les maisons qu'il visitait, les remettant pour quelques sous ou bien payant en traités tout ou partie de son écot; le plus souvent il les donnait, mais comme, bien souvent, ceux qu'il abordait ne savaient pas lire, il demandait la permission d'en faire la lecture, qu'on n'écoutait pas toujours patiemment jusqu'au bout, surtout quand il s'agissait de controverse. Cette lecture amenait généralement une discussion, qui devenait parfois assez vive, pour ne pas dire davantage.

Amaron ne transportait pas beaucoup de bibles entières, il était muni surtout de Nouveaux Testaments : il les offrait en échange d'une somme minimale : 20c. Quand il voyait que l'on craignait la dépense, il proposait de prêter le saint volume. Ce n'était pas une mauvaise méthode, car ce volume prêté conférait au colporteur le droit de revenir et de s'enquérir du sort de ce livre de Dieu. Hélas! quand il faisait sa seconde visite, il apprenait assez fréquemment que le curé avait donné l'ordre de le brûler, ordre auquel on n'avait pas osé contrevenir. »

La réaction des évêques à la distribution des traités et Testaments

Extraits de la Lettre pastorale des évêques de la province ecclésiastique de Québec (qui comprend les diocèses de Québec, Montréal, Ottawa et Kingston), réunis en assemblée à Montréal (11 mai 1850)⁵.

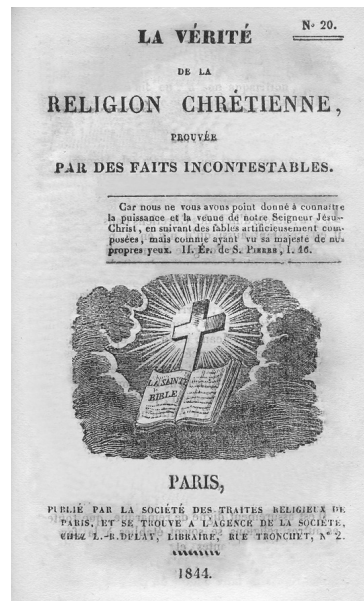
Au Clergé et aux Fidèles de la dite Province, Salut et Bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ. [...]

Ces loups cruels sont les mauvais livres qui circulent plus que jamais dans le monde, et qui, par leur doctrine corrompue,

enlèvent au Bon-Pasteur tant d'âmes qu'une aveugle sécurité empêche d'apercevoir le danger. Ces mauvais livres, laissez-nous vous les signaler, Nos Très Chers Frères, ce sont ces bibles falsifiées, ces feuillets immoraux, des pamphlets mensongers, ces journaux irréligieux, ces publications ennemies de tout ordre⁶ qui nous sont figurées par les nuées de sauterelles que Saint Jean vit s'élever du puits de l'abîme, comme une noire fumée, tourmentant, avec tout la puissance et la malignité du scorpion, les méchants qui rougissent de porter sur leur front impie le signe de Dieu. [...]⁷.

Ne vous fiez point, Nos Très Chers Frères, à la piété apparente de ces hommes trompeurs, qui affectent le plus grand zèle pour vous faire lire la parole de Dieu dans des bibles qu'ils colportent partout, comme une marchandise ordinaire et sans prix. Ce sont évidemment des loups meurtriers, déguisés sous des peaux de brebis, afin de se glisser sans bruit dans la bergerie du Seigneur, et d'y faire un affreux carnage de son troupeau bien-aimé. Car il est visible que toute bible falsifiée, ne s'y trouvât-il qu'une seule erreur, n'est plus la parole de Dieu⁸, mais un livre damnable, [...].

Ne lisez point non plus ces bibles qui vous sont offertes par des mains ennemies, sans notes et sans explications approuvées. Car l'apôtre Saint Pierre nous avertit qu'il y a dans la Sainte Écriture des passages difficiles à comprendre, que des hommes ignorants, ou malintentionnés, interprètent dans de mauvais sens, pour leur ruine spirituelle, aussi bien que pour celle de leurs frères. [...] Fermez vos portes à ces millions de petits traités qui sont comme la poussière que le vent agite et balaie en tout sens. Ils sont l'œuvre de ces hommes qui, en 1837, disaient et écrivaient que le temps était venu de travailler à gagner à leur parti les catholiques du Canada, parce qu'ils avaient perdu toute confiance dans leurs prêtres. L'expérience a prouvé que cette assertion était une impudente calomnie.



Source : Jean-Louis Latonde

1. Michèle Sacquin. *Entre Bossuet et Maurras : l'antiprotestantisme en France de 1814 à 1870*, Paris, Ecole nationale des chartes, 1998, coll. Mémoires et documents de l'École des chartes, XXIII-526 pages. On peut le trouver en ligne.
2. John Wolfe, "Anti-Catholicism and Evangelical Identity in Britain and the United States 1830-1860" dans Mark A. Noll, David Bebbington, George A. Rawlyk (dir.) *Evangelicalism: Comparative Studies of Popular Protestantism in North America, The British Isles, and Beyond, 1700-1990*. Oxford University Press, 1994, 448 p.
3. L'ancienne bibliothèque de l'Institut évangélique français a conservé un livre qui relie en un seul tome les trente premiers numéros à quelques exceptions près.
4. À titre de comparaison, la English Monthly Tract Society a publié entre janvier 1838 et décembre 1848, 108 traités sur des thèmes semblables, en une dizaine par année donc. Bon nombre d'entre eux ont été traduits en français et distribués au Québec. On trouve un exemplaire relié des tracts en anglais dans l'ancienne bibliothèque de l'Institut évangélique français déjà signalée.
5. *Mandements, lettres pastorales, circulaires et autres documents publiés dans le Diocèse de Montréal depuis son érection jusqu'à l'année 1869*, tome second, 1869, Montréal, Typographie Le Nouveau Monde, p. 116. (La lettre pastorale se trouve dans la version microfilmée des mêmes documents et dans une réédition ultérieure.)
6. En assimilant tous ces types d'écrits, on peut aussi bien critiquer en bloc les hommes politiques ou les esprits libéraux (de l'Institut canadien), qui s'opposent à la domination du clergé sur la société, que les protestants qui préconisent l'utilisation de la conscience individuelle comme critère de discernement... et la Bible comme critique de l'Église, s'opposant à tout cléricalisme. Ce sont évidemment les premiers qui constituent la menace pour ce clergé réactionnaire.
7. Le texte est farci de citations latines de l'Écriture auxquelles les fidèles ne devaient pas comprendre grand-chose!
8. Il est difficile de suivre le raisonnement, mais il permet de disqualifier en bloc toute la Bible, dès que clergé prétend y trouver une « erreur », une traduction qui diffère de la sienne basée, rappelons non sur les originaux, mais sur la Vulgate, la version latine de la Bible, qui est donc elle-même une interprétation.

Une noce sans alcool

Jean-Louis Lalonde

Nous reprenons ici un passage de notre livre en préparation sur la vie de Joseph Vessot, colporteur de bibles au 19^e siècle. Dans cet article nous nous intéressons principalement au déroulement de ses noces.

Joseph Vessot a laissé L'Industrie (Joliette) depuis quelques jours et s'est rendu à Sainte-Thérèse dans la famille Filiatrault afin de préparer son mariage prévu pour le 17 janvier 1843. La veille de la cérémonie, il est passé chez le notaire Paul Filiatrault pour mettre au point le contrat de mariage qui était alors de rigueur. Joseph a 32 ans quand il épouse cette jeune convertie de 18 ans qu'est Léocadie Filiatrault. C'est son père qui agit en son nom car elle n'a pas encore atteint la majorité fixée à 21 ans. Le lendemain, ce sera le jour de son mariage.

Nous ne disposons que de quelques indices sur la noce par le récit sommaire qu'en a donné notre colporteur à la Société missionnaire. Le reste est laissé à l'imagination. Aucune des habitudes liées aux coutumes québécoises et aux traditions catholiques ne s'appliquent vraiment. Ces coutumes diffèrent également de celles qu'il a connu lors du mariage catholique de son frère Étienne ou celui de Petit Jean auxquels il a assisté en étant enfant. Il n'y a pas de visite des noces chez la future mariée, pas de procession à l'église, rien du décorum ou de la messe catholiques au cours de la cérémonie. La célébration se déroule le mardi 17 chez les parents de Léocadie dans le rang de Rivière-Cachée de Sainte-Thérèse. On peut présumer qu'il a fait beau et que les routes d'hiver étaient suffisamment ouvertes pour permettre l'accès à la maison de la mariée.

Nous ne savons pas non plus qui avait été invité à la fête. Il est plus que



Source : SHPFQ

Joseph Vessot vers 1855

probable d'y retrouver la famille de Paul, le notaire dont nous avons parlé, et les sœurs de Léocadie qui se sont mariées le même jour l'année précédente. Mathée y avait épousé Isidore Gravel et ils viendront avec leur bébé Asaph; Austréjade avait épousé Antoine Desjardins et ils seront sûrement accompagnés de leur fille Léa. Le pasteur Jean-Emmanuel Tanner¹ préside la cérémonie et son épouse Olympe Hoerner y est également présente. Léocadie les connaissait intimement pour avoir logé chez eux, avoir fait le ménage dans leur maison et y avoir appris son métier d'institutrice en s'occupant avec M^{me} Tanner de ses quelques élèves, expérience qui lui servira dans son nouveau village. Les colporteurs Daniel Amaron avec lequel il est lié d'amitié et son épouse Anne Cruchet qu'il aime bien, Antoine Morêt qui est venu quelque temps à Ramsay et possiblement Jacques Samuel Chevalley du Deuxième rang de Ramsay également. On sait par ailleurs que des anglophones rattachés à la paroisse presbytérienne et des Canadiens français des environs qui connaissaient bien la famille Filiatrault se sont joints à eux pour la fête; elle devait compter de vingt à trente personnes.

Suivant la coutume canadienne sur ce point, la cérémonie s'est déroulée



Source : Pierre Grosjean

Léocadie Filiatrault vers 1845

en matinée, vers onze heures peut-être. Après avoir rappelé quelques exemples bibliques et demandé à Dieu de bénir les futurs époux, le pasteur Tanner s'enquiert de leur consentement mutuel² et il est probable qu'il y ait eu échange d'anneaux et un chaste baiser, peut-être. La paroisse protestante de Sainte-Thérèse tenait, tel que prescrit, un double registre d'état civil (un religieux et un civil) et les mariés y ont apposé leur nom avec le pasteur et leurs témoins, tous sachant signer, ce qui représente une exception dans ce genre d'actes, les noms indiqués par le responsable du registre étant le plus souvent accompagnés d'une croix.

Généralement lors de ces noces, on passe assez rapidement à table. « Au menu, du ragoût de patte, du rôti de porc, des tourtières et des tartes. Il est rare qu'on mange de la volaille³. » Pour la préparation des mets, des voisins ou des amies ont été mises à contribution. Dans notre cas, on sait seulement que le repas fut *abondant mais simple*⁴ et surtout, toujours selon Vessot, que les personnes étaient *posées mais heureuses et réjouies malgré le fait qu'on n'ait pas servi de boisson enivrante. Plusieurs ont dit qu'ils ne croyaient pas que c'était possible dans un mariage à la campagne,*



Paysage de la côte de la Rivière-Cachée

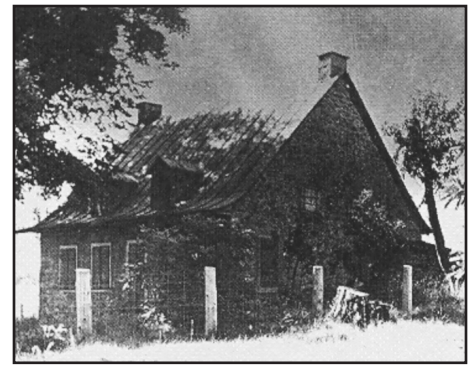
mais ils ont maintenant changé d'avis. Il était en effet coutume que le rhum coule à flot quand ce n'était pas d'autres alcools. Ce qu'on sert comme boisson ne suffit généralement pas et les invités cachent des bouteilles de « fort » (gin, scotch, rhum, whisky) un peu partout autour de la maison et vont de temps en temps prendre un coup entre les danses. Or, devant l'approche très stricte de Vessot par rapport aux plaisirs de la vie, il n'y a pas dû y avoir de musique et de chansons, sûrement pas de danses, jugées frivoles. Aussi, après quelques heures, presque tous les invités et les voisins étaient rentrés chez eux.

Seuls quelques Canadiens sont restés pour la soirée dont les missionnaires. C'est alors qu'est survenue vraiment la partie religieuse de ce mariage. Vessot a trouvé que c'était là une belle occasion de lire la Bible aux personnes présentes, d'y ajouter ses commentaires et ses exhortations. Après s'être ainsi rappelé la Parole du Seigneur, les invités ont terminé la soirée par des cantiques et des prières⁵ avant d'aller au lit, vraisemblablement sur place.

À cette époque, la noce se poursuit généralement le lendemain. Au dire de l'époux, une coutume veut que les gens des environs viennent saluer les mariés tôt le lendemain matin. [...] environ vingt Canadiens, dont plusieurs nous

avaient mal reçus jadis sont venus nous voir et nous souhaiter que Dieu nous bénisse. Il est impossible de vous faire part de la joie que j'ai pris à leur lire des passages de l'Écriture au moment où on nous préparait à déjeuner et, par après, quand nous étions à table, à leur expliquer qu'avant de manger, nous devions demander à Dieu de bénir le pain qui nous nourrit et, à la fin du repas, lui rendre grâce pour ses bontés, le priant de nous accorder également de la nourriture spirituelle. Après le déjeuner, nos visiteurs sont partis en nous invitant à leur rendre visite à notre tour. [...] Un des convertis âgés dit à sa femme en sortant : « Une telle prédication ne nous éclaire-t-elle pas plus que les cierges des cérémonies religieuses⁶ ? »

Vessot n'hésite donc pas à suivre son idée et à commenter la Bible à temps et à contretemps. Il se trouve à l'aise dans cette fonction d'évangéliste et y prend visiblement un grand plaisir. Malheureusement, nous ne savons rien des états d'âme de sa conjointe que le récit du colporteur n'évoque pas, sauf à la toute fin. Il transmet aux lecteurs les vœux de son épouse. *Ma femme vous salue affectueusement dans le Seigneur, et nous nous recommandons instamment à vos prières. Nous ne vous oublierons pas non plus devant le trône de grâce.* On peut



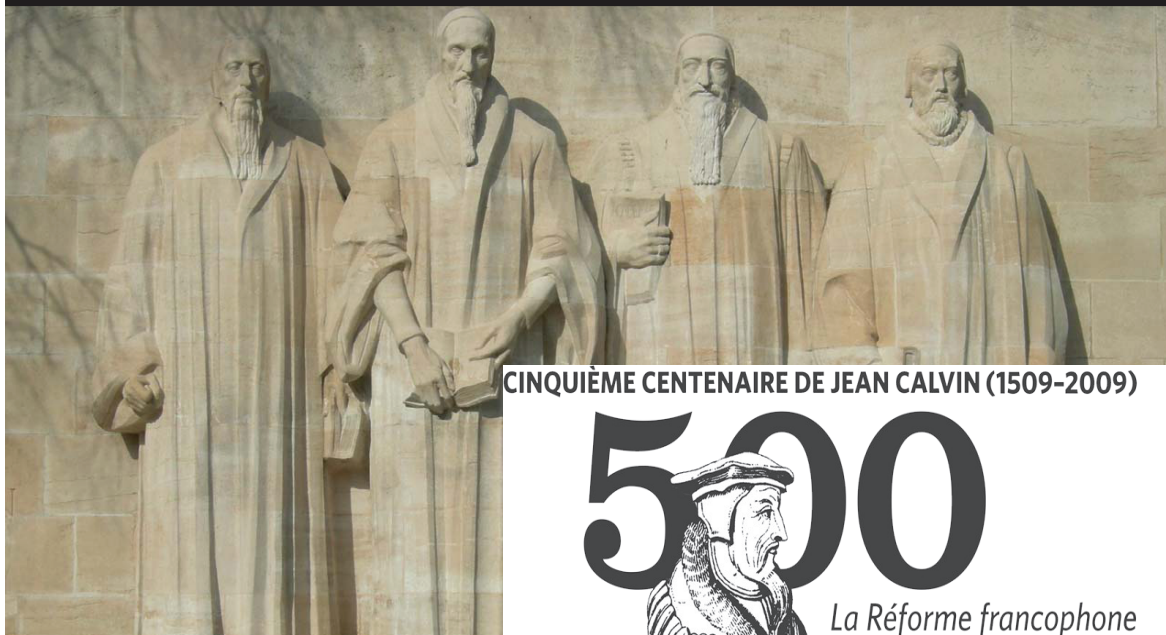
Une maison comme celle des Filiatrault

induire de son comportement qu'elle partage entièrement le point de vue de son mari et qu'elle est prête à l'épauler dans son œuvre comme la suite nous le montrera. Il est évident que ce sont des raisons religieuses qui ont contribué à rapprocher ces deux êtres malgré leur différence d'âge et que cette dimension restera au cœur de leur vie. *Je crois que notre union permettra au Seigneur d'être mieux accueilli quand nous annoncerons sa parole. Je le remercie du fond du cœur pour la façon dont il a mené les choses le jour de mes noces⁷.*

Le mariage du colporteur français Joseph Vessot avec la jeune Canadienne Léocadie Filiatrault pouvait servir de symbole. Mariage du vieux continent et du nouveau, d'un converti devenu missionnaire et d'une nouvelle convertie prête à s'engager dans la mission, aux applaudissements de la FCMS qui souhaite que d'autres suivent leur exemple⁸.

1. Premier pasteur à l'emploi de la French Canadian Missionary Society arrivé au Québec en 1841 et que Joseph Vessot connaissait bien.
2. Il est peu probable qu'on ait eu recours à des formules rituelles figées comme chez les catholiques ou qu'on ait fait appel à celles de la tradition britannique.
3. J. PROVENCHER, C'était l'hiver, Boréal, 1986, p. 136, citant N.-G. BOISSEAU, Mémoires inédits, un document du début du XIXe siècle.
4. Les italiques indiquent une citation du récit de son mariage par Joseph Vessot.
5. D'après Joseph Vessot, dans le 4^e Rapport annuel de la FCMS, 1843. La soirée du mariage du premier converti de L'Industrie, J.-E. Blainville, comportait aussi une célébration religieuse en soirée.
6. 4^e Rapport annuel de la FCMS, 1843.
7. Ibid.
8. Voir le même rapport aux pages 15 et 20.

Les 23 et 24 octobre 2009 à Montréal



CINQUIÈME CENTENAIRE DE JEAN CALVIN (1509-2009)



*La Réforme francophone
en milieu québécois, un
demi-millénaire plus tard*

Horaire de la conférence

Vendredi matin – Calvin et la Bible (à Farel)

- Confér. 1 – Introduction – Jason Zuidema (Farel, Montréal) et
André Pinard (Faculté de théologie évangélique, Montréal)
Confér. 2 – Calvin et l'AT – Christian Adjemian (Farel, Montréal)
Confér. 3 – Calvin et le NT – Pierre Constant (Toronto Baptist Seminary).

Vendredi après-midi – La théologie de Calvin (à Farel)

- Confér. 1 – John Calvin and the religious origins of the modern public sphere
(Jean Calvin et les origines religieuses de la sphère publique moderne)
– Torrance Kirby (McGill)
Confér. 2 – Calvin : la loi et la Nouvelle alliance – René Frey (SEMBEQ, Montréal)
Confér. 3 – La liberté de la grâce chez Calvin – André Pinard

Vendredi soir (à l'Église baptiste évangélique de Rosemont)

- Spécial musical – deux Psaumes genevois – Chorale de l'Alliance chrétienne
missionnaire de Montréal (directeur : Corneille Ladouceur).
Confér. 1 – Calvinomanie et Calvinophobie – Jason Zuidema
Confér. 2 – Calvin as Worshipper of the Triune God (Calvin : adorateur du Dieu
trine) – Michael Haykin (anglais avec traduction) (TBS, The Southern
Baptist Theological Seminary, Louisville)

Samedi matin – Les amis et les ennemis de Calvin (à Farel)

- Confér. 1 – Les amis et la famille de Calvin – Stéphane Gagné (SEMBEQ)
Confér. 2 – Calvin comme apologiste – Jason Zuidema
Confér. 3 – L'écclésiologie anabaptiste et l'écclésiologie calvinienne – Steve
Robitaille (ETEM)

Samedi après-midi – Calvin et les missions (à Farel)

- Confér. 1 – Calvin comme prédicateur – Ovide Gardos (Faculté de théologie
évangélique, Montréal)
Confér. 2 – Calvin et les missions – Michael Haykin
Confér. 3 – Calvin au Québec – Richard Lougheed (SHPFQ)

Remarque : Les conférences données le jour (avant-midis et après-midis) seront davantage à caractère académique (étudiants, pasteurs et enseignants), alors que les conférences du vendredi soir seront d'un caractère plus populaire.

Lieux :

Conférences de jour : Farel,
faculté de théologie réformée,
2085, rue Bishop, Montréal, Québec
H3G 2E8 (tél. : 514-544-9171)

Conférence publique du vendredi
soir : Église baptiste évangélique
de Rosemont, 3245, boul. St Joseph
Montréal, Québec H1Y 2B6.

Prix d'inscription :

Régulier : \$30 (un jour \$20)
Étudiants/aînés : \$15 (un jour \$10)
Conférence publique du
vendredi soir : don libre.

Comité directeur :

Président : André PINARD, Ph.D.
Secrétaire : Jason ZUIDEMA, Ph.D.
Michael A.G. HAYKIN, Ph.D.
Stéphane GAGNE, M.A. (cand.)

[Image: Mur des Réformateurs à Genève: Guillaume Farel(1489-1565), Jean Calvin (1509-1564), Théodore de Bèze (1513-1605) et John Knox (1513-1572)]

LE BULLETIN
SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal:

Bibliothèque

nationale du

Québec et

Bibliothèque

nationale du Canada

POUR

COMMUNIQUER

AVEC LA

SOCIÉTÉ

2285, av. Papineau,

Montréal, Qc

H2K 4J5

info@shpfq.org ou

Richard Lougheed:

(514) 482-0086

Responsables

du Bulletin

Jean-Louis Lalonde:

(514) 733-1783

Alain Gendron:

(450) 447-7608

Pour plus de renseignements, communiquez avec :

André Pinard : 819-420-3640 andrepinard@acn.net ou Jason Zuidema : jzuidema@farel.net